



N° SAU/043 – 1^{er} septembre 1961

LES MUSULMANS ET L'ISLAM DEVANT LA TECHNIQUE

par Pierre RONDOT

Extrait de la "Revue de Défense Nationale", I, Place Joffre, Paris VII^e - 16^{ème} année - juin 1960, pp. 1011-1027, Reproduit dans les Documents Nord-Africains (des ESNA) n° 403 du 30/8/60, série Sociologie. M. P. Rondot a traité le même sujet dans les Cahiers de l'Institut de science économique appliquée, série V, n° 2, octobre 1960, pp. 37-63, "Les musulmans devant la technique", à côté d'autres études sur ces problèmes, signées : A. Abel, R. Arnaldez, J. Servier, G. Destanne de Bernis, J. Austruy, (n° spécial de 212 pages sur "l'Islam, l'économie et la technique").

Sur le même sujet, voir COMPRENDRE, série saumon, n° 28 du 11/5/59, la reproduction de l'article de L. Gardet "Le monde de l'Islam face à la civilisation technique" paru dans le Bulletin du Cercle Saint-Jean Baptiste de mai 1959, pp. 106-111 ; série saumon, n° 42 du 1/7/61. "Le Coran, la science et la foi" ; série jaune, n° 24 du 15/9/61, recension du livre de J. Austruy "L'Islam face au développement économique".

L'inaptitude des Musulmans, et singulièrement des Arabes, à la technique, ou du moins leur dépaysement devant elle, est une de ces idées communément reçues, qui sont passées à l'état d'axiome et ne provoquent plus guère de discussion. Quelques personnes, qui se prévalent de leur expérience de l'Afrique du Nord ou de l'Orient, affirment, et appuient de plusieurs exemples "vécus", cette incapacité, corroborée d'ailleurs par la notion familiale du "fatalisme musulman" ; et le "bon sens" populaire l'admet aisément.

Au demeurant, on peut même citer dans ce sens quelques bons connaisseurs de l'Islam moderne. C'est ainsi que le professeur G. Bousquet, appelé lors d'un récent colloque scientifique à répondre à cette question : "Dans quelle mesure l'enseignement dogmatique a-t-il pu entraver l'évolution des institutions économiques et sociales de l'Islam ?", déclare sans ambages : "Durant des siècles l'Islam est resté à peu près figé, en face d'une Europe qui évoluait rapidement, bien qu'au haut moyen-âge les pays musulmans dépassent en civilisation l'Europe occidentale. Le renouveau actuel de l'Islam semble une pure imitation de l'Europe, et, de nouveau, partielle... ; au point de vue technique et surtout pour la recherche scientifique, la nullité de l'Islam est parfaite... D'une façon générale, la mentalité scientifique moderne est quelque chose d'étranger à l'Islam". L'auteur, dont on n'ignore d'ailleurs pas le goût pour les formules tranchantes, ajoute cependant, aussitôt, cette nuance d'une certaine importance : "Il ne s'agit pas des applications techniques" (1), En somme, les peuples musulmans seraient capables d'emprunts techniques, d'imitation, mais non de recherche originale et d'invention. Simples utilisateurs, mais inaptes à la création et à la découverte, ils demeureraient irrémédiablement au deuxième rang. Et n'est-il pas exact que ces peuples ne figurent nulle part, à

l'heure actuelle, en tête des grandes réalisations techniques, ni même à une place honorable en ce domaine.

De "l'histoire scientifique" de l'islam à l'exégèse concordiste du Coran.

Contre ces constatations, qui blessent leur amour-propre, les Musulmans d'aujourd'hui s'élèvent avec force, mais à vrai dire, d'une manière souvent bien peu convaincante pour des Occidentaux.

Certains auteurs musulmans, se plaçant sur le plan historique, entendent démontrer que la science de l'Occident, et la technique qui en est issue, procèdent principalement, sinon totalement, des apports scientifiques de l'Islam médiéval, héritier et continuateur des savants grecs et orientaux. Au lendemain de la guerre, M. Haïdar Bammate consacre, de la sorte, un chapitre entier de son ouvrage, "Visages de l'Islam" (2) à "l'apport de la civilisation musulmane aux sciences". Il s'agit là, toutefois, d'une compilation établie à l'usage d'un public étendu, rédigé sur le ton du panégyrique et dépourvue de tout réel souci critique ; une place sans nul doute excessive y est faite au rappel des complaisants éloges décernés à la civilisation musulmane par des écrivains occidentaux vieillissants, dépourvus désormais de tout crédit scientifique, tels que Gustave Le Bon, auteur de la *Civilisation des Arabes*, et Sédillot, compilateur d'un *Histoire des Arabes* ; il y aurait cependant, nous le verrons ci-dessous, bien des choses plus précises et plus sûres à dire.

Un trop visible souci de propagande, voire de prosélytisme, anime les essayistes musulmans qui, à l'usage de l'Occident, insistent sur l'aspect rationnel de l'Islam, non sans tirer à eux, souvent en les amplifiant, certaines appréciations bienveillantes dues à des savants européens. La mission de la secte Ahmadiyya (3) en Grande Bretagne semble se spécialiser dans cette tâche, sa revue mensuelle en langue anglaise, "The Islamic Review"(4), dans laquelle on trouve fréquemment des articles comme celui de M. Raihan Sherif : "L'attitude scientifique et l'Islam : l'Islam contient les conditions essentielles pour la recherche scientifique et le progrès" (5). Cette tendance, issue du réformisme musulman (6), peut se recommander de la célèbre "École du Manar" ; Mohamed Abdou exposait que "le contenu du message coranique satisfait les besoins rationnels de l'être humain... Le Coran fait appel à la réflexion dans des cas déterminés, et fait l'éloge de ceux qu'il nomme des savants" (7) ; son disciple, Rachid Rida, estimait que "l'on ne trouve aucune religion qui s'accorde avec la science et la civilisation, hormis l'Islam" (8). A leur suite, un essayiste égyptien, M. Behjet Wahby, après avoir affirmé, sur l'autorité du professeur Edouard Montet, que "L'Islam est la plus rationnelle des religions", invoquait, lui aussi, Gustave Le Bon pour assurer que l'Europe du Moyen Age eût gagné, au point de vue de la civilisation, à passer sous la domination des Musulmans ; l'issue de la bataille de Poitiers, dès lors, aurait constitué "une défaite de la culture" (9).

Moins convaincantes encore pour des Occidentaux seront ces lignes, écrites vers la même date et extraites, par d'attentifs observateurs italiens de l'Orient moderne, du journal officieux de l'Arabie Saoudite : "l'époque de l'invention des avions remonte à l'âge des Abbassides en Orient, et à celui des Omeyyades d'Espagne dans l'Occident musulman. En effet, l'histoire rapporte qu'aussi bien Ibn Firnās al Tilmsanī qu'al Djaouari, auteur de *as Sinah*, tentèrent de voler sur des appareils de leur construction ; cependant, tous deux échouèrent dans leur invention. L'Occident ces derniers temps, s'est occupé sérieusement de l'aviation et a tiré parti de l'expérience de ces inventeurs arabes" (10).

Toujours dans la ligne réformiste, les théologiens musulmans se sont efforcés, depuis un demi-siècle, d'extraire de la Révélation un contenu scientifique qui, tout en lui procurant une sorte de confirmation "moderne" de son prestige, assure la communauté musulmane qu'elle n'a rien à envier, en ce domaine non plus, aux peuples d'Occident, C'est le "concordisme", méthode d'édification que l'exégèse chrétienne a, elle aussi, connue, et également dépassée. Ici encore, il y a de grands noms à l'origine, Abdurrahman al Kaouakibi, réformiste alépin de qualité, assurait que "les découvertes modernes se trouvent annoncées formellement ou par mode d'allusion dans le Coran, depuis treize siècles... pour être, lors de leur mise à jour, une preuve du caractère miraculeux du Coran" (11). Mohamed Iqbal, philosophe, poète, un des prophètes de l'idée du Pakistan, estimait que "repenser l'Islam" devait permettre non seulement de concilier totalement le Coran avec la science moderne, mais encore d'y trouver une initiation aux méthodes inductives et expérimentales ; par exemple, les versets qui font état de la succession, voulue par Dieu, du jour et de la nuit, comportent, selon lui, une notion de l'univers considéré "non pas comme quelque chose de statique, mais comme une structure d'événements qui possède le caractère d'un fleuve créatif continu" (12) ; doctrine enseignée aujourd'hui, ajoutait-il, par le professeur Withead. De même, toujours selon cet auteur, le Coran contient les prémices de la théorie de la relativité.

De nos jours, le cheikh Tantaouï Jaouharî s'est acquis, en Égypte, une bruyante notoriété de champion du "concordisme" ; il est suivi par un large public. En octobre 1957, une réunion se tient au Caire, sous les auspices de la revue Lioua al Islam, sur le thème : "Le spoutnik et le Coran" (13) ; le cheikh Mohamed al Banna expose, à cette occasion, que le Livre Saint a prévu les voyages interplanétaires : "Si vous pouvez sortir des espaces célestes et terrestres, sortez ! Mais vous ne pourrez sortir qu'à l'aide d'un pouvoir" (Coran, LV, 33) ; la bombe à hydrogène : "Quand les mers se seront mises à bouillonner" (Coran, LXXXI, 6) ; les satellites artificiels : "Nous leur ferons voir Nos signes dans l'univers et en eux-mêmes, jusqu'à ce que leur apparaisse que ceci est la vérité" (Coran, XII, 53) ; etc.

Cette naïve argumentation historique et théologique, loin de toucher le moins du monde les Occidentaux, risque plutôt de confirmer, à leurs yeux, l'incapacité scientifique et technique des peuples qui suivent l'Islam.

Pas d'incompatibilité doctrinale entre l'islam et la pensée scientifique et technique

L'emploi d'arguments médiocres peut desservir une thèse, mais il ne dispense pas l'observateur impartial de rechercher si des fondements plus solides ne peuvent pas être découverts.

Notons d'abord que, si nous sourions des justifications pseudo-scientifiques et puérides alléguées en faveur de l'Islam, de plus en plus nombreux sont aujourd'hui les Musulmans cultivés qui font de même (14). Civilisation, culture, sens religieux ne sauraient, pas plus en Orient qu'en Occident, être équitablement appréciés au niveau des magazines. Cependant, ces réactions, telles quelles, sont significatives : elles montrent que, non seulement pour le Musulman de l'élite, mais pour celui des classes moyennes et populaires, la question de l'insertion totale de l'Islam dans le monde moderne se pose : qu'il y est spontanément répondu dans un sens affirmatif ; que le sentiment de la masse exclut d'instinct toute incompatibilité de principe ; et que, par surcroît, les acquisitions de la technique font désormais partie de l'horizon familier du Musulman, sans nul heurt fondamental avec les données traditionnelles de la foi.

Reportons nous, en effet, aux bases fondamentales de l'Islam. La notion courante que nous en avons, celle du "fatalisme musulman", est sans doute pour beaucoup dans la conception, que nous accueillons volontiers, d'un Musulman qui, pour s'en remettre à la volonté de Dieu, reste passif devant les réalités matérielles du monde ; conception qui expliquerait mal, soit dit en passant, la formidable expansion historique de l'Islam, et les progrès qu'il accomplit encore, par exemple en Afrique Noire.

En réalité, la tradition judéo-chrétienne conserve elle aussi une notion primordiale de la toute puissance divine, qui n'exclut pas l'action de l'homme, mais la subordonne à l'aide capable de la rendre efficace. "Si Dieu ne bâtit la maison, en vain les maçons peinent", lit-on dans la Bible (psaume 127,1) "Hors de moi, vous ne pouvez rien faire", dit Jésus-Christ (Évangile selon Saint Jean, 15,5). La leçon coranique est analogue, bien que parfois formulée, il est vrai, d'une façon particulièrement abrupte, en un tour qui semble nier l'utilité d'un geste technique correct : "Croyants, vous n'avez donc point tué ces infidèles, mais c'est Dieu qui les a tués. Tu n'as point visé lorsque tu as visé : c'est Dieu qui a visé afin de faire éprouver aux croyants une faveur venue de Lui" (Coran, VIII, 17-18).

Il est vrai que l'interprétation historique de cette leçon paraît avoir été assez différente en Occident et dans le monde de l'Islam. Qu'il suffise de remarquer, sommairement, que la sagesse populaire occidentale a traduit : "Aide-toi, le Ciel t'aidera", tandis que, selon un excellent connaisseur de la pensée musulmane, "le sentiment de dépendance qui prédomine dans tout le domaine de la conscience islamique était sans doute favorable au triomphe de la négation du libre arbitre" (15).

Toutefois, les Musulmans des siècles passés, si vivement qu'ils aient pu être marqués par une notion fataliste de prédestination, ne se sont nullement abstenus d'agir. L'institution islamique du djihad, "l'effort dans la voie de Dieu", que nous traduisons commodément, mais assez sommairement, par "guerre sainte" ou "guerre légale", impliquait pour les croyants l'obligation de mettre en jeu toute leur énergie, et d'employer les moyens les plus puissants ; ils se trouvaient assurés, d'ailleurs, de l'aide décisive de Dieu, et pouvaient donc attendre un "rendement extraordinaire". Le Livre Sacré ne comporte, à cet égard aucune ambiguïté : "Vous mènerez combat dans le chemin de Dieu, par vos bras et vos personnes... Préparez, contre ces infidèles, ce que vous pourrez de force et de chevaux, par quoi vous effraierez l'ennemi de Dieu et votre ennemi. Combattez-les ! Par vos mains, Dieu les tourmentera et les couvrira d'opprobre, alors qu'il vous secourra victorieusement contre eux. Dieu secourra certes

ceux qui le secourent. Ceux qui dépensent leurs biens dans le chemin de Dieu sont à la ressemblance d'un grain qui fait pousser sept épis dont chacun contient cent grains. Dieu double la récompense pour qui il veut, Dieu est large et omniscient" (Coran, LXI, 11 ; VIII, 62 ; IX, 41 ; 16, 263).

La guerre à mener contre les infidèles a souvent en effet poussé les peuples musulmans à acquérir et à mettre en œuvre des moyens techniques perfectionnés, empruntés à l'extérieur. Les Turcs ottomans ont su, de la sorte, se donner une artillerie redoutable, qui a joué un rôle décisif durant les dernières luttes contre l'Empire byzantin ; ils ont fait fabriquer, en particulier par des renégats occidentaux, des pièces lourdes destinées à "couper le détroit" du Bosphore et à battre les murailles de Constantinople. C'est une bombarde d'un calibre prodigieux, près de 1.000 millimètres, fondue à Andrinople, capable d'envoyer à deux kilomètres un boulet de pierre de six à sept cents kilos, qui fut mise en batterie le 11 avril 1453 devant Constantinople ; remplacée après avoir explosé en cours de tir, cette pièce énorme finit par pratiquer dans la muraille byzantine les brèches nécessaires à l'assaut victorieux du 29 mai. Il est vrai, cependant, que le djihad est d'essence religieuse ; les autres activités professionnelles ne sauraient lui être comparées ; selon la fine remarque d'un orientaliste contemporain, leur appréciation et leur accomplissement souffrent de ce que "l'impulsion religieuse à l'action est déjà absorbée par la grande quantité de devoirs rituels", prière, jeûne, aumône, pèlerinage ; en assurant ceux-ci "on a ainsi satisfait à l'activité religieuse, et il ne reste plus d'impulsion capable de déterminer le reste de la vie en ce monde" (16).

L'expérience historique des peuples musulmans semble donc être ambiguë ; il n'est pas aisé de discerner son sens profond. Mais, de toute façon, l'Islam moderne, sous l'inspiration du réformisme, entend précisément remettre en question les interprétations erronées, génératrices de décadence, accueillies durant les siècles passés et fossilisées par la tradition et l'usage. On reviendra donc, aussi objectivement que possible, aux principes islamiques fondamentaux à l'égard de la science et de la technique. M. Louis Gardet, connaisseur profond de la théologie musulmane, a esquissé cette recherche dans un récent article ; nous empruntons l'essentiel de sa démonstration. Un hadith (parole du Prophète) souvent cité, rappelle cet auteur, enseigne qu'il faut "chercher la science, quand même ce serait en Chine", c'est-à-dire au loin, en pays de civilisation différente. Il est vrai qu'il s'agissait là, d'abord et essentiellement, de la "science des choses religieuses", mais "l'application en fut faite depuis longtemps à toute connaissance humaine légitime" ; et les Musulmans "se plaisent à souligner, en regard, les nombreux passages du Coran qui imposent à l'homme de réfléchir sur les signes de l'univers". Dans le même sens, et avec une précision accrue, l'enseignement réformiste orthodoxe préconise également l'acquisition et la mise en œuvre des techniques de la science moderne". M. Louis Gardet estime donc que "de fait, on ne voit pas en quoi l'étude des sciences pratiques et l'outillage technique peuvent être contraires au dogme musulman". La négation des causes profondes, c'est-à-dire la méconnaissance du principe occidental de causalité, est sans doute fréquente dans l'enseignement musulman traditionnel ; toutefois cette négation ne ressort pas du Coran, mais de commentaires très postérieurs ; d'autre part, elle laisse subsister la notion de la "coutume de Dieu" régissant l'ordre habituel des phénomènes, notion qui suffit à justifier les recherches dans les sciences physiques et naturelles et à lui fournir une base solide (17). L'Islam, peut-on donc conclure de façon objective, n'oppose ni obstacle intellectuel insurmontable, ni veto théologique, à la recherche scientifique et à l'invention technique.

Jadis parfois inventeurs, les musulmans doivent aujourd'hui recourir à l'emprunt technique

Sans pour autant suivre, dans leurs exagérations, les apologistes naïfs ou imprudents de la science musulmane du passé, il est possible de relever quelques faits historiques qui prouvent que l'Islam a accompli jadis, avec succès, des efforts de recherche scientifique et d'invention technique.

Parmi les ouvrages anciens, souvent manuscrits, dépouillés par "The Islamic Review", il en est en effet qui témoignent d'intéressants aménagements techniques réalisés par des physiciens arabes et persans du Moyen-Age : un ingénieux automate, des clepsydres, des balances de précision (10). Mais il y a plus. Quelques véritables hauts faits scientifiques peuvent être mis à l'actif des Musulmans de jadis. Un médecin syrien Ibn al Nafî, a découvert la circulation pulmonaire vers le milieu du XIII^e siècle, c'est-à-dire trois cents ans avant que ce phénomène n'ait été décrit par Michel Servet : "il s'agit là, déclare le professeur W. Hartner, de la seule véritable découverte anatomique faite au Moyen-Age" (19). Un astronome sévillain, Nourreddine al Ditroudjî, a esquissé dès le XII^e siècle, avec une critique du système ptoléméen, la théorie du mouvement spiral des planètes (20). Le Tunisien Ibn Khaldoun, au XIV^e siècle, a établi "un remarquable travail de sociologie descriptive, qui contient l'essentiel d'une

véritable sociologie de l'Afrique du Nord", et qui fait de lui "le précurseur de la sociologie moderne" (21). On sait enfin que la vaccination jennérienne contre la variole n'est que l'habile systématisation occidentale d'une pratique turque traditionnelle.

Il est en effet étrange de constater que les Musulmans du passé, s'ils ont été aussi capables que quiconque d'observations pertinentes et d'intuitions géniales, n'ont guère su en tirer parti ; loin de les inclure dans un système de civilisation que de tels apports auraient fait progresser, ils les ont négligés, voire oubliés. La découverte d'Ibn an Nafî n'a été exhumée qu'en 1924, par un étudiant égyptien en médecine qui en a fait l'objet de sa thèse. Le traité d'al Bitroudjî "n'a aucunement influencé le développement de la science musulmane ; ...on n'en découvre pas les moindres vestiges chez les savants postérieurs" (22) ; c'est en Occident qu'il a été traduit, commenté, discuté, et finalement réfuté à son tour et dépassé. Ibn Khaldoun ne paraît pas s'être aperçu lui-même qu'il ouvrait des voies fécondes ; il n'a pas eu "l'idée que l'étude des sociétés puisse servir un jour à produire une amélioration" (23).

Aussi, lorsqu'au début du XX^e siècle, l'Islam se persuade de la nécessité d'une réforme profonde de sa pensée, les pays musulmans d'Orient recourent-ils purement et simplement, et non sans hésitations initiales, à des emprunts techniques à l'Occident. Les "penseurs" se montrent parfois très réservés ; si quelques-uns, tels par exemple l'Égyptien Behjet Wahby, estiment que l'Orient doit "se confiner strictement dans l'acquisition de la science de l'Occident, qui constitue sa seule supériorité sur l'Occident" (24), d'autres se rendent compte qu'une civilisation ne se laisse pas aisément décomposer en éléments distincts, dont on puisse acquérir les uns en écartant les autres. C'est pourquoi le philosophe musulman des Indes, Mohamed Ali, au retour de ses études à Oxford, abandonne "tous les hochets de la civilisation occidentale, du veston au stylographe". Les hommes d'action s'engagent plus hardiment ; un frappant tableau du "développement des techniques orientales" de 1920 à 1933 pourra être dressé, dès cette dernière date, par un excellent observateur, le regretté professeur Robert Montagne (25) ; l'introduction de l'automobile, qui renforce la puissance des États, menace la vie bédouine de disparition et modifie profondément les conditions d'existence dans les villes et les campagnes, lui paraît particulièrement significative. Ibn Séoud trouve dans ses "armada" motorisées et son réseau radio et téléphonique un des meilleurs instruments de sa puissance naissante : mais l'emploi de ces "engins démoniaques" émeut les tribus du Nedj, qui se soulèvent. Il faut réunir un congrès de théologiens qui déclare ces moyens parfaitement licites ; le leader nationaliste et philosophe réformiste Chékib Arslan apporte avec enthousiasme sa caution : "Ibn Séoud pourra désormais se consacrer aux réformes nécessaires qu'exigent les temps modernes, sans dévier des traditions islamiques. Les Wahabites sont assez bons interprètes du Coran pour admettre les méthodes utiles à l'État ou à la société..." (26).

Vingt cinq années ont passé. Le bien fondé des emprunts techniques à l'Occident est désormais unanimement admis dans le monde de l'Islam. Dans les pays moins évolués, on s'efforce cependant de concilier ces acquisitions purement matérielles avec une observation d'autant plus scrupuleuse des normes traditionnelles ; en toute bonne foi sans doute, on aboutit, de la sorte, à des compromis parfois monstrueux. L'Arabie Séoudite, elle encore, nous en offre un exemple caractéristique. Au début de l'été 1959, les autorités séoudites décident que l'ablation de la main, peine coranique infligée aux voleurs, sera désormais effectuée par un chirurgien, sous anesthésie (27). Il est évident qu'il ne s'agit ici que d'une odieuse caricature du progrès. Sans doute est supprimée, de la sorte, une souffrance disproportionnée à la faute, mais la mutilation demeure ; on continue donc de renoncer à amender le délinquant par une peine moralisatrice, et on se contente d'empêcher matériellement la récidive ; de plus, on ne craint pas d'infliger à un être humain, sans considération de la dignité de la personne, une mutilation permanente. L'adoucissement "technique" de la peine coranique n'est donc qu'un faux semblant ; l'emprunt à l'Occident d'un procédé perfectionné, détourné en l'occurrence de son but curatif normal, ne fait qu'avilir le chirurgien et l'anesthésiste transformés en bourreaux.

C'est à pareille impasse que peut aboutir, dans le cas le plus médiocre, la prétention, initialement formulée par certains Musulmans d'hier, de se borner à l'emprunt d'éléments techniques occidentaux, hors de tout effort parallèle pour la révision et l'approfondissement de la pensée. Le réformisme ouvre cependant d'autres voies. M. Louis Gardet estime qu'il est en effet "possible à une société musulmane, à un État musulman, de prendre en charge, 'sans perdre son âme', les conquêtes de la révolution technique", à condition que devant ce problème le Musulman ne cherche pas "à renier, mais à approfondir son attitude de foi face au monde et à Dieu". Pour prendre vraiment en charge la technique triomphante, ... l'attitude religieuse des peuples musulmans doit en quelque sorte se dépasser elle-même. Si elle s'ouvre et s'universalise, au service de la personne humaine témoin de Dieu, elle peut contribuer... à triompher des risques matérialisants de la civilisation spirituelle" (20). A l'Occident aussi de démontrer, pour sa part, que les ressorts de sa civilisation technique comportent

une large somme d'éléments moraux, voire de vertus : une compagnie aérienne, une entreprise électrique ne reposent-elles pas, plus encore que sur des capitaux, des machines et des capacités professionnelles, sur la conscience d'un opérateur radio, la vigilance scrupuleuse d'un contrôleur, le dévouement et, à l'occasion, le sacrifice d'un équipage ? Certaines appréhensions de l'Islam apparaîtront alors comme mal fondées, délivrées d'un faux problème, les jeunes élites musulmanes pourront, à leur tour aborder franchement et maîtriser pleinement la technique.

L'Islam moderne peut enfin aborder pleinement la civilisation scientifique.

L'avènement technique des peuples musulmans, il faut en effet le concéder en toute objectivité, tarde encore.

Les objections morales, nous venons de le voir, peuvent être levées. Aussi bien ne valent-elles que pour quelques esprits particulièrement scrupuleux dans leur attachement aux traditions. Pour la grande majorité des Musulmans instruits, dans tous les pays suffisamment évolués, la cause est, en principe, entendue ; le travail de ces dernières années, si même certains de ses aspects prêtent à objection, a été dans l'ensemble efficace. Les efforts de l'exégèse coranique pour découvrir dans le Coran les racines de toutes les sciences et l'annonce secrète de toutes les découvertes, les recherches des essayistes et des historiens en vue de l'illustration d'une civilisation islamique classique "mère des sciences et des techniques", concourent avec la conviction, imposée par l'actualité, que la technique procure la maîtrise du monde, pour persuader les Musulmans que désormais non seulement ils peuvent, mais ils doivent, entrer à leur tour totalement en lice : c'est de la sorte qu'ils seront vraiment fidèles à leur mission, originelle et universelle, "d'efforts dans la voie de Dieu".

D'ores et déjà d'ailleurs, l'élite des peuples musulmans fournit, en nombre appréciable, de vrais savants ; physiciens, biologistes, mathématiciens surtout. Pourtant le démarrage technique semble tarder. Ingénieurs, contre-maîtres, entrepreneurs en particulier, sont moins nombreux que les hommes de science et les professeurs ; leur action ne se fait que peu sentir. Faut-il, à l'instar de maints Occidentaux, conclure à une sorte d'incapacité congénitale des peuples musulmans, et spécialement des peuples arabes, au maniement systématique et efficace de la matière ?

Il ne semble pas que rien permette, objectivement et scientifiquement, de conclure à une telle inaptitude. L'explication est ailleurs. C'est parce que les Musulmans ne pouvaient guère, jusqu'à ces dernières années, faire usage pratique de la science et de la technique, qu'ils les ont longtemps négligées ; aujourd'hui encore, comme ils grandissent dans une atmosphère moins marquée que la nôtre par la familiarité avec les acquisitions matérielles modernes, leur initiation technique demeure plus lente et plus difficile ; enfin, l'exercice des professions techniques se heurte encore pour eux, dans une bonne mesure, au préjugé social qui, pour le commun, déconsidère certains métiers.

Quelles pouvaient être en effet, il y a vingt ou trente ans, les perspectives d'un jeune Oriental ou Maghrébin, soucieux à la fois de servir son pays et de faire une carrière ? Il s'orientait, tout naturellement, vers le professorat ou vers le barreau. C'étaient en effet les études supérieures de droit et de lettres qui lui assuraient l'accès à des professions ouvertes, qui le préparaient le mieux aux affaires politiques et aux luttes de l'émancipation nationale, qui le destinaient aux grandes charges publiques et, le cas échéant, aux postes directeurs de l'État. La carrière d'ingénieur, en revanche, était sans grande issue ; ces pays, peu industrialisés, n'offraient à de tels spécialistes que des postes très rares, difficiles au demeurant à disputer, auprès des entreprises et des administrations publiques, à des spécialistes européens. Au surplus, l'ambiance intellectuelle traditionnelle, faite de théologie, de droit, de poésie et d'art oratoire, les prédisposait à suivre, en abordant la culture occidentale, des voies analogues. Au niveau des classes moyennes, les mêmes nécessités et les mêmes influences orientaient les éléments ambitieux et bien doués vers les attrayantes tâches de scribes, plutôt que vers d'improbables emplois de techniciens.

Mais aujourd'hui, pour l'élite du moins, les conditions sont bien différentes. Les cadres politiques et administratifs des nouveaux États indépendants sont largement pourvus ; en revanche, les emplois techniques nécessitent encore de nombreux concours d'experts étrangers ; un jeune homme intelligent, mieux accoutumé d'ailleurs, dès son enfance, à l'ambiance des temps modernes, songe qu'il pourra rendre plus de services à son pays et trouver personnellement de plus fructueux débouchés s'il aborde des études scientifiques ou techniques. En fait, les étudiants orientaux et maghrébins sont de plus en plus nombreux, dans les universités d'Europe et d'Amérique, à s'adonner aux sciences. L'ingénieur libanais, tunisien, marocain, iraquien, cesse d'être une exception et s'ouvre sans difficulté

une carrière. On peut même parler aujourd'hui de techniciens séoudites ; nombreux sont les praticiens et les agents de maîtrise formés par les compagnies pétrolières et déjà capables, à eux seuls, d'encadrer une équipe de forage ou un atelier de mécanique ; et le gouvernement de Riadh dispose, au niveau des grandes responsabilités, d'un expert pétrolier capable de se faire écouter dans les réunions internationales.

La personnalité du cheikh Abdallah al Hammoud el Tarikhi a dominé, en avril 1959, les débats de la Conférence arabe des Pétroles. Âgé d'une quarantaine d'années, le cheikh al Tarikhi est diplômé en géologie de l'Université du Caire ; il a accompli aux États-Unis un stage de formation technique, au cours duquel il passe pour avoir acquis, au Texas, un titre de master en matière de géologie du pétrole. En 1953, dit un quotidien du Caire, il est chargé, en Arabie, des affaires pétrolières, et il tente d'obtenir des conditions plus équitables. Il y arrive en signant un accord (appelé accord Tarikhi) avec une société japonaise qui a accepté de verser au gouvernement séoudite 56 % des bénéfices nets réalisés par elle dans les différentes opérations de transformation de pétrole, depuis l'extraction jusqu'au camion-citerne. Il a ainsi introduit, dans le Moyen-Orient, une nouvelle base d'accord connue sous le nom d'"association intégrale", en vertu de laquelle la société entreprend par elle-même tous les travaux de production, de transport, de raffinage, de tarification, de vente et d'exportation du pétrole. D'un autre côté, Tarikhi a posé comme condition, lors des négociations, que les sociétés productrices appartiennent à des particuliers et non à l'État, et que le gouvernement séoudite ne tienne aucun compte, dans le calcul des bénéfices nets, de tout impôt payé par la société à d'autres gouvernements (29). Quel que soit le jugement que puisse nous inspirer, sur le plan politique, pareille attitude, il faut du moins souligner, du point de vue qui nous occupe ici, la compétence, l'esprit entreprenant et concret, et, semble-t-il, l'efficacité de cette personnalité issue d'un milieu musulman traditionnel et vouée au service de l'État islamique le plus conservateur.

Aucun homme d'État musulman n'ignore plus, aujourd'hui, qu'il convient de mettre la technique, à quelque niveau que ce soit, en bon rang dans les activités de la nation. Dans le style familier et direct de ses allocutions hebdomadaires, le président Habib Bourguiba le rappelait récemment encore aux Tunisiens :

"Au lieu de la syntaxe, de la morphologie, du droit religieux, des flexions grammaticales et des modes de la poésie, il faut apprendre aux gens à faire œuvre utile pour leur pays. D'ailleurs il y a la formation professionnelle. Oui, oui, formation professionnelle, et pourquoi pas ? Nous devons travailler, et apprendre à nous servir aussi de nos mains. Nous sommes en train de former des jeunes à utiliser des machines, à s'initier au chauffage central, à l'électricité... Nous devons comprendre que notre vie contemporaine a besoin de connaissances techniques et de spécialisation dans les travaux manuels... Il y a des pays qui initient l'enfant, dès sa prime jeunesse, aux travaux manuels. Chez nous, en revanche, on ignore la valeur du bricolage et du travail manuel pour l'enfant. Dans son ignorance la mère frappe son fils quand elle le voit s'amuser avec des bouts de bois ou des morceaux de tôle, elle les lui prend et les jette dans le puits : va apprendre tes leçons, dit-elle. Eh bien, il fallait le laisser faire : ce bricolage lui sera peut être plus utile que tout ce que vous appelez leçons et enseignement" (30).

Il importe, en effet, en pays musulman, de modifier les conceptions d'un milieu bourgeois ou rural conservateur, attentif aux seules valeurs théologiques, juridiques et littéraires, hostile à l'innovation et empêtré de préjugés sociaux. Dans les campagnes algériennes, après tant d'années de contact français un ethnologue très averti constate encore la vigueur de ces réserves traditionnelles. "Dans le choix d'une profession, observe le professeur Jean Servier, le souvenir du forgeron, sacré et méprisé, pèse sur le choix du jeune garçon, qui ne voudra pas manier le fer et le feu, mais préférera se servir de la plume et du papier, comme un scribe, comme un lettré" (31). Mais déjà, dans les villes et dans les bourgades, l'imprégnation moderne fait son œuvre ; l'heure est assurément venue de l'avènement technique des peuples musulmans ; ceux qui accèderont le plus vite à cette phase de l'évolution prendront une avance décisive.

Est-ce à dire que, de la part de l'Islam traditionnel, aucune réaction ne saurait désormais intervenir ? Assurément pas, Si le dogme de l'Islam souffre, de plus en plus aisément, des interprétations ouvertes, le ritualisme musulman maintient des barrières que l'élite moderne accepte aisément de voir assouplir, mais auxquelles la masse garde parfois un solide attachement. Tout récemment, le président Habib Bourguiba, se plaçant dans la ligne réformiste qui lui est familière et au nom de laquelle il a, voici quelques années, modernisé le statut de la femme, a donné une interprétation rénovée de la règle du jeûne : "L'Islam, en Tunisie, ne doit pas contrecarrer le travail,

qui est le seul moyen de nous tirer de cette situation arriérée dans laquelle nous sommes tombés... C'est une lutte sacrée, autant que la lutte par l'épée Je ne dis pas à la nation de ne pas observer le jeûne mais si vous craignez une maladie, une défaillance la religion peut vous autoriser à ne pas jeûner". Rappelant que le prophète Mahomet, durant une campagne contre les païens, prit de la nourriture un jour de Ramadan et déclara : "N'observez pas le jeûne, afin d'être forts pour affronter votre ennemi", le président Bourguiba s'écrie enfin : "Moi aussi, je vous dis de ne pas observer le jeûne afin de pouvoir affronter votre ennemi qui est la misère, le dénuement, l'humiliation, la décadence et le sous-développement. La religion doit être malléable et suivre les exigences des temps et l'évolution des siècles. Elle ne doit pas être un obstacle devant le progrès, l'émancipation et la prospérité" (32). Les milieux traditionalistes ont réagi, plus vivement semble-t-il qu'à l'occasion de la modernisation du statut de la femme ; mais le chef de l'État tunisien, appuyé par l'opinion évoluée et par la jeunesse, n'a persisté dans cette manière de voir, qu'il a développée et défendue à plusieurs reprises.

La question de l'efficacité se trouve, de la sorte, posée avec force dans l'Islam moderne. De telles prises de position, impensables il y a quelques années seulement, sont désormais possibles, parce que la nécessité du progrès matériel et le sens de la technique deviennent des notions familières à l'élite musulmane. Les Musulmans d'aujourd'hui, face à la science et à la technique, révisent fondamentalement leurs attitudes traditionnelles, et se mettent en mesure de dépasser les laborieux travaux d'approche du dernier demi-siècle ; dans les pays musulmans évolués, la résistance que les milieux conservateurs opposent encore apparaît déjà comme une attitude périmée. L'opinion occidentale doit prendre conscience de la transformation profonde qui est ainsi en cours et qui prépare efficacement les peuples musulmans, longtemps retardés, à prendre enfin place dans la compétition scientifique et technique du siècle.

NOTES

1. G. Bousquet dans "Classicisme et déclin culturel dans l'histoire de l'Islam". Actes du Symposium international d'histoire de la civilisation musulmane, Bordeaux, 25-29 juin 1956, organisé par R. Brunschvig et G. E. von Grunbaum ; Paris 1957.
2. Haïder Bammat : "Visages de l'Islam", Lausanne, 1946 ; 2^{ème} édition, 1958.
3. Sur cette secte, consulter notre ouvrage, "L'Islam et les Musulmans d'aujourd'hui, Paris 1958 ; 2^{ème} édition en 2 volumes, 1959, 1960 ; T. I. , p. 39.
4. "The Islamic Review", Shah Djihan Mosque, Woking (Surrey).
5. Ibid. , juillet 1957, pp. 10-12.
6. Sur le réformisme musulman, consulter notre ouvrage précité, Tome I, pages 233-246.
7. Cité par J. Jomier : "Le commentaire coranique du. Manar", Paris 1954, p. 87.
8. Cité, Ibid, p, 202.
9. Behjet Wahby "The disruption of Islam and its remedies" Synthesis, 1930, pp. 15 et 69-70.
10. Oum al Qora, La Mecque, 21 novembre 1930, cité par "Oriente Moderno", Rome, décembre 1930, p. 643.
11. Cité par J. Jomier et J. Caspar "L'exégèse scientifique du Coran, d'après le cheikh Amine al Khouli", Mélanges de l'Institut Dominicain d'Études Orientales (MIDEO), Le Caire, 1957, p. 273.
12. "Oriente Moderno", octobre 1934, pp. 507-508.
13. J. Jomier et J. Caspar, op, cit. p, 289.
14. Ibid. , p. 274.
15. Ignace Goldziher : "Le dogme et la loi de l'Islam", tr, f. Félix Arin, Paris 1920, p. 75.
16. H. Ritter, dans "Classicisme et déclin culturel de l'Islam", op, cit. , p. 171.
17. Louis Gardet : "Le monde de l'Islam face à la civilisation technique", Bulletin du Cercle Saint Jean Baptiste, Paris, mars 1959, pp, 106-111.
18. "The Islamic Review", septembre 1955, mars 1956, novembre 1956, etc.
19. "Classicisme et destin culturel de l'Islam", op. cit. pp, 46, 327-328, 336.
20. Ibid. , pp. 325-326 et 335.
21. Gaston Bouthoul ; "Traité de Sociologie", Paris, 1946, p. 22. Cf. encore Classicisme, op. cit., pp. 325-326.

22. Classicisme, op. cit. , pp. 325-326.
23. Gaston Bouthoul, op. cit., p. 22.
24. Behjet Wahby, op. cit., p. 77.
25. Louis Jovelet (pseudonyme de Robert Montagne) : "L'évolution sociale et politique des pays arabes", "Revue des Études Islamiques", 1933, IV, pp. 1-120.
26. "La Nation Arabe", Genève, mars 1930, p. 38.
27. "Le Monde", 8 avril 1959, citant l'hebdomadaire "al Moussaouar", du Caire.
28. Louis Gardet, op. cit. , pp. 109-111.
29. "Al Ahram", Le Caire, 15 août 1959.
30. Allocution hebdomadaire du 15 octobre 1959, Radio-Tunis.
31. Jean Servier, "Demain en Algérie", Paris, 1959, p. 27.
32. Allocution hebdomadaire du 5 février 1960, Radio-Tunis.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--